

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 2 (1892)
Heft: 4

Artikel: Octave Feuillet : extrait d'une conférence faite à Zurich en novembre 1891
Autor: Morel, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Octave Feuillet.

(Extrait d'une conférence faite à Zurich en Novembre 1891.)

Par Louis Morel.

Si la biographie détaillée d'un écrivain met en relief son œuvre, on ne saurait trouver ce genre d'intérêt dans une étude sur Octave Feuillet. Nous savons peu de chose sur sa vie; il ne l'a pas cachée, il ne l'a pas non plus étalée aux regards. Il a dit lui-même que l'un de ses mérites comme l'un de ses bonheurs fut d'être obscure: heureux ceux qui n'ont pas d'histoire, répète-t-il par la bouche d'un de ses héros.

Né à St-Lô en 1812, Octave Feuillet était le fils d'un secrétaire général de la préfecture de cette ville. Après de brillantes études au Lycée Louis-le-Grand à Paris, il débuta dans le roman en 1846 et se voua aussi au théâtre où il eut un succès moyen. Mais, quoiqu'elle n'ait pas été sans fruits sur le développement de son talent de conteur, sa carrière dramatique est aujourd'hui au second plan. Dès 1862 il entra dans la célébrité avec le roman *Histoire de Sibylle*, qui avait été déjà précédé du *Roman d'un jeune homme pauvre* et de *La petite comtesse*. Sa vie s'écoula facile, heureuse, au sein de l'opulence, sans autre incident que la publication de ses livres. L'Académie française l'avait appelé à occuper le fauteuil de Scribe, et le gouvernement de Napoléon III l'avait nommé directeur des bibliothèques du château de Fontainebleau avec un traitement de 15000 francs. Après la guerre franco-allemande de 1870, il renonça à ce poste, car sans s'être jamais occupé de politique, il prit part cependant au malheur de la famille impériale, comme la reconnaissance lui en faisait un devoir. Le gouvernement républicain lui ayant offert des compensations financières, il les refusa et vécut dans une sorte de quasi-solitude, retiré dans sa villa de St-Lô d'où il suivait attentivement le mouvement politique et intellectuel de son pays. Ces jours paisibles furent attristés par des deuils intimes, torturés sur leur déclin par la douleur physique, mais adoucis par le dévouement d'une femme exemplaire. La mort de Feuillet survenue presque subitement le 28 Décembre 1890 a provoqué des témoignages de sympathie dans tous les rangs, même de ceux qui ne partageaient point ses vues littéraires.

Les portraits d'Octave Feuillet révèlent en lui le sérieux et la gravité du parfait gentleman, de l'homme du monde qui sait écouter, parler et se taire à l'occasion. La noblesse du caractère était en harmonie parfaite avec la noblesse du talent. Tandis que l'artiste moderne se croit plus ou moins tenu de connaître les irrégularités et les écarts de l'existence, on se représente volontiers notre romancier un peu comme les écrivains du XVII^e siècle, méditant dans le silence du cabinet, écrivant avec la dignité du sacerdoce. Il y avait cependant en lui ce qu'il y a dans chacun de nous : quelque chose de la génération qui s'en va, quelque chose de la génération qui commence, avec le moi individuel qui fait qu'un esprit est bien lui et ne ressemble pas à un autre. Par nature et par préférence, Octave Feuillet était un délicat qui ne se sentait pas à l'aise dans tous les milieux. Si ses goûts aristocratiques lui ont fait transporter le théâtre de ses romans dans le grand monde, si les salons et les boudoirs, les ducs et les comtesses nous apparaissent un peu démodés et appartenant déjà au passé, ne savons-nous pas ce qu'il en faut penser aujourd'hui que nous pouvons embrasser son œuvre dans sa totalité ? Il n'y a rien là qu'un cadre et un embellissement pour la pensée de l'auteur. L'essence de l'art, c'est de transfigurer le réel, sans perdre de vue une région moyenne, sans cesser d'être compris par ceux qui recherchent autre chose dans une fiction que des péripéties palpitantes, des catastrophes imprévues ou extraordinaires. Cette région moyenne, cette alliance de l'imagination et de l'observation, Octave Feuillet a eu le mérite de s'y maintenir jusqu'à la fin, en dépit de l'état d'âme et des dispositions morales de la génération à laquelle il s'adressait.

La littérature et la société avaient bien changé dans les années qui suivirent les orages de 1830. Le romantisme n'était plus qu'une ombre ; mais on s'entretenait toujours de lui ; on se montrait encore les débris de la grande armée aux allures excentriques qui avait vaincu à la bataille de Hernani. George Sand et Musset recueillaient l'héritage de la première génération et enflammaient d'un lyrisme passionné leurs revendications sociales et leurs plaintes contre la destinée. Octave Feuillet, lui, arrivait trop tard pour être engagé dans les rangs du romantisme ; mais tout autour de lui restait pénétré des souvenirs de cette glorieuse époque et si son tempérament ami de l'ordre, de la mesure et de la belle simplicité faisait justice des exagérations, il ne pouvait faire que ces souvenirs restassent sans effet ; il ne pouvait méconnaître ce qu'il y avait en eux de bienfaisant et de fécond. Mais un goût inné de distinction, des habitudes d'esprit tout aristocratiques entraînent avec elles la réserve et la défiance des nouveautés. La lourdeur et la vulgarité des ennemis

du romantisme qui cherchaient à édifier sur ses ruines étaient antipathiques à l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre* qui resta le représentant par excellence du genre romanesque. Octave Feuillet aimait à se représenter le monde plus beau, l'humanité meilleure; il avait le don de ne point voir les choses telles qu'elles sont, brutales et décevantes. A ce rêve moral, à ces imaginations, il manquera le trait précis, la vision particulière, l'observation rigoureuse de la réalité; or, c'est là-dessus que repose l'évolution du roman moderne. D'une pure fiction qu'il était à l'origine, il est devenu la peinture véridique de la société contemporaine. Octave Feuillet eut comme un pressentiment de la brutalité et des excès dans lesquels allaient verser Flaubert et ses disciples. La pratique du théâtre lui donna un sens plus juste de la vie et des hommes; mais le poète et le moraliste se révoltèrent en lui; il a protesté et il l'a fait sans bruit et sans pose. Il a revendiqué pour l'art en général et pour le roman le droit de faire penser ses lecteurs, de discuter avec eux les idées les plus hautes, les problèmes de psychologie délicats, qui font servir la fiction à quelque chose de plus utile qu'à une simple distraction d'une heure d'ennui. Ce ne sont pas précisément des thèses de morale qu'il débat devant nous; mais il a fait quelque chose comme l'auteur du *Misanthrope* ou du *Tartuffe*, comme Alexandre Dumas dans *l'Etrangère* ou comme Emile Augier dans *le Fils de Giboyer*. A travers la trame extérieure de l'existence, il y a tout un jeu secret de sentiments, de préjugés auxquels nous obéissons tous, qui dirigent en dernier ressort nos actions et les mettent aux prises avec notre volonté. Savoir démêler tout cela, combiner adroitement le tableau de la société mondaine avec l'observation psychologique; montrer jusque dans le désordre de la passion le sentiment persistant de la dignité humaine; voilà bien la tâche du romancier, telle est aussi l'essence du talent de Feuillet.

Pour donner un corps à ses créations, il a fait comme Racine; il les a placées dans une sphère plus haute sans rien leur ôter pour cela de leur humanité. Bien au contraire, ses héros et ses héroïnes osent beaucoup, quelquefois même trop. On en peut trouver qui, en fait de perversité morale, vont aussi loin que les personnages les plus fortement accusés d'Alphonse Daudet. La jalousie et l'amour ont-ils été dépeints sous des couleurs plus vives que dans *Julia de Trécœur*? Monsieur de Camors n'est-il pas un type de sceptique et de vicieux aussi repoussant que Numa Roumestan ou Fromont jeune? — Mais contenus dans les bornes que les convenances imposent aux allures du grand monde, ces hommes légers, ces femmes mondaines savent s'arrêter à temps lorsqu'ils vont au devant de l'abîme; les bienséances dans lesquelles ils sont censés

vivre opposent une mesure et un frein salubre dans ce qu'il faut dire et écrire. La vie de château, les mœurs de la haute société ne sont donc pour Octave Feuillet qu'un décor commode. Il accorde peu de chose à la description : description de paysage, d'appartement ou de toilette ; et cependant il n'eût tenu qu'à lui de le vouloir. Comparez à cet égard les œuvres de Monsieur Paul Bourget qui n'est pas sans offrir quelque analogie avec notre romancier. C'est aussi le grand monde et les salons qu'il a choisis comme le théâtre de ses drames psychologiques et bien souvent le mondain et le lettré se font une rude concurrence. On a remarqué avec une justesse qui ne va pas sans quelque malice, qu'il n'y a pas de marchand de chinoises et de bibelots qui soit aussi au courant des superfluités de la mode que l'auteur de *Mensonges* ou *Un cœur de femme*. Rien de pareil chez Octave Feuillet, rien qui donne la sensation du luxe. Mais précisément parcequ'il ne l'a pas fait, n'est-ce pas au contraire de propos délibéré qu'il a voulu laisser se dérouler une action pure et simple, un drame intérieur, sans que l'attention se détourne du dedans pour se porter sur le dehors ?

Après cela, qu'on puisse reprocher quelque chose au style et à la forme extérieure, personne n'en disconvient. L'horreur du commun, le souci constant de la distinction ne l'ont pas préservé de la préciosité, de l'artificiel ; on sent parfois un peu trop l'étude, le procédé, les grâces maniérées. La théorie de l'art pour l'art, telle que l'ont proclamée quelques romantiques, a passé par là ; au point où Théophile Gautier l'a portée, elle tend involontairement à l'oubli de la simplicité. Ne nous représentons cependant pas Octave Feuillet assis à sa table de travail, comme Flaubert, toujours en proie aux affres du style et s'épuisant de gaieté de cœur, comme l'auteur de *Madame Bovary*, aux plus ingrates minuties de la forme. Pour Octave Feuillet, le style a été non pas une fin, mais un moyen. Il reste beaucoup à admirer dans sa phrase limpide, coulante, s'élevant sans effort à l'éloquence et descendant sans affectation à la familiarité de bon ton, à la prose ordinaire de la vie. Les écrivains, tels que lui, a-t-on dit, traitent la langue française comme un dépôt transmis par des maîtres dont ils sont comptables à leurs continuateurs et ils ont raison. Sa principale préoccupation est de parler à l'imagination et il y a réussi sans faire violence à la phrase ni au vocabulaire.

L'œuvre dramatique de Feuillet est un peu oubliée aujourd'hui. Il a porté sur la scène des nuances de caractères, des études habilement conçues ; le dialogue est soigné ; mais l'action est nulle. Aussi de toutes les comédies et les proverbes sortis de la plume du „Musset des familles“, il en est peu qui resteront au répertoire, à l'exception de la char-

mante pièce le *Village*, apologie touchante des douceurs de la vie domestique en province.

Il n'en est pas de même des romans. Du *Roman d'un jeune homme pauvre*, jusqu'à *Honneur d'artiste* publié une année avant la mort de l'auteur, on se plaît à noter le développement régulier de son talent, se dégageant de plus en plus de l'élément romanesque, pour faire quelques concessions à l'esprit du temps, sans cesser un instant d'être lui et s'enrôler sous une bannière qu'il n'eût sans doute pas tardé à désert.

Soyez enthousiastes, soyez romanesques tout à votre aise, dit quelque part une héroïne d'Octave Feuillet. On serait volontiers tenté de mettre cette parole comme épigraphe au *Roman d'un jeune homme pauvre*, à ce joli voyage à travers le pays bleu qui fut aussi un des plus grands succès de larmes de l'époque. Le marquis Maxime de Champcey d'Haute Rive, élevé dans une grande opulence entre un père excentrique et mondan et une mère malade, reste orphelin à vingt et un ans, dans la dernière pauvreté. Sous le nom de Maxime Odier, il accepte une place d'intendant chez M^r Laroque, possesseur d'un château féodal en Bretagne. Il n'est pas seul à supporter l'infortune; il doit redoubler d'énergie pour subvenir à l'entretien de sa sœur Hélène qui ne se doute de rien et mène la vie tranquille et insouciant de pensionnaire dans un couvent de Paris. Maxime, — cela va de soi, — est doué de toutes les qualités, de tous les avantages mondains, pour troubler le cœur de M^{lle} Marguerite Laroque, fille unique de M^r Laroque, la future héritière d'une fortune princière. Mais Maxime ne veut pas d'un amour qui aboutirait à un mariage et qui serait pour lui une bassesse, vu la disproportion de fortune, et Marguerite, malheureuse par sa richesse même, craignant toujours qu'on n'en veuille qu'à son argent, se montre hautaine envers celui qu'elle aime et pour lequel elle serait prête à rompre un mariage projeté avec un Monsieur de Bévallan, gentilhomme campagnard, vulgaire et intéressé. L'orgueilleuse jeune fille fait subir au noble ruiné une série d'épreuves, — un peu banales, convenons-en et auxquelles Maxime se résigne avec un peu trop de complaisance. Il expose une première fois sa vie pour sauver le chien préféré de Marguerite; un autre jour, il se trouve enfermé avec elle par un accident imprévu dans une vieille tour en ruines. Sur le reproche outrageant de la jeune châtelaine qui accuse Maxime de s'être introduit lâchement auprès d'elle pour la compromettre et l'épouser par force, le jeune homme se laisse tomber dans le vide. Maxime a juré de n'épouser Marguerite que lorsqu'elle serait aussi pauvre que lui ou lui aussi riche qu'elle. Des deux prétendants, l'un doit disparaître; c'est Monsieur de Bévallan qui est en effet

évincé, parce qu'il est convaincu d'intérêt et n'aime que les beaux yeux de la cassette de M^{lle} Laroque. Marguerite et sa mère sollicitent l'auto-risation d'abandonner leurs biens à une congrégation religieuse; mais Maxime en même temps retrouve une parente éloignée dans une vieille amie de la famille, Mademoiselle de Porhoët-Gaël, qui lui lègue en mourant une fortune considérable et lui permet d'aspirer à la main de celle qu'il aime.

Telle est en deux mots la donnée du roman dont le charme consiste avant tout dans les épisodes touchants et tragiques, dans le dialogue et la diversité des figures qui posent devant nous. Et cependant le titre du livre renferme plus de promesses qu'il ne tient. C'est un héros de la pauvreté qu'on nous annonce; Maxime de Champcey est-il le vrai pauvre, le déshérité, l'homme aux prises avec la lutte pour l'existence? Il est avant tout le type du gentilhomme de vieille roche: haut de tête, noble de cœur, comme de race, aimable, spirituel, délicat; il est tout cela, ce qui n'est pas pour nous déplaire; mais il a un peu trop conscience de ses mérites, il ne nous les laisse pas assez deviner. La forme même du roman y est sans doute pour quelque chose: le roman par lettres, le journal intime autorise plus de liberté qu'ailleurs. De là l'écueil: il y a toujours un manque de discrétion à se raconter soi-même; or franchement, le jeune homme pauvre s'applaudit trop visiblement de ses vertus.

Et dans quelles circonstances les déploie-t-il, ses vertus? — Feuillet a lancé son héros dans des aventures plus ou moins brillantes qui ressemblent un peu trop à des tournois d'adresse d'où l'on revient avec quelques égratignures au visage, mais sans blessure mortelle. Un jeune homme pauvre n'a pas de roman ou s'il en a un, il est plus difficile à construire que celui de notre héros. Demandez à ceux qui sont fils de leurs œuvres si la vraie pauvreté, si le dernier terme de la misère est une place d'intendant qui n'est qu'une riche sinécure et s'il suffit d'être bon écuyer, agréable causeur, connaisseur de musique pour relever le foyer détruit.

Il y a dans les soucis et les inquiétudes, la gêne et les privations vaillamment supportées comme un parfum supérieur de distinction et de bon goût; sans doute, mais il s'agit de s'entendre sur les mots et de ne pas se plaindre de toutes les bonnes fortunes dont le sort complaisant vous accable, dirons-nous à Maxime. Dès les premiers jours de votre détresse, vous avez trouvé les soins les plus touchants, les plus délicats de la part des serviteurs de votre père, sans parler du vieux notaire, M^r Laubépin, qui joue le rôle d'une Providence sage et mystérieuse, et a ménagé de loin votre mariage avec M^{lle} Marguerite. — Comptez-vous pour rien l'accueil bienveillant que vous recevez dans la somptueuse de-

meure des Laroque où vous êtes traité en gentilhomme et en commensal bien plus qu'en intendant? — Enfin qu'est-ce que la passion que vous inspirez à la jeune héritière qui rompt sa parole donnée à M^r de Bévallan pour s'abaisser jusqu'à vous? Il en est beaucoup qui verraient là une des formes du bonheur, une des plus complaisantes faveurs de la fortune; ajoutez y le legs de M^{lle} de Porhoët et vous conviendrez qu'il y a mauvaise grâce à se plaindre des coups du sort, que voilà bien des circonstances atténuantes pour braver les disgrâces.

Dans cette prodigalité de bonheur vraiment extraordinaire qui tombe du haut d'un ciel romanesque et invraisemblable, nous touchons du doigt le côté faible de Feuillet. La pauvreté qu'il a voulu peindre, c'est la pauvreté dorée et poétique; il semble qu'il ait eu peur du réalisme et qu'il ait dédaigné la réalité. La situation de l'homme ruiné est beaucoup plus grave qu'il n'a l'air de le croire; et la preuve, c'est que les pages les plus charmantes, les plus émouvantes du livre sont celles qui constituent bien l'histoire de la misère: humiliation, détresse, abandon; cette partie est irréprochable. Là se trouvent des traits vifs et poignants. Mettez la main sur votre cœur, si vous en avez un, et vous ne relirez pas, sans déchirement, le récit de ces premiers revers de fortune qui vont jusqu'au cri de la faim. Maxime, une fois les créanciers de son père payés, retiré dans la mansarde de l'hôtel qui déjà ne lui appartient plus, se tourne avec angoisse vers l'avenir. Le notaire, chargé du règlement de ses affaires et qui seul pourrait lui faire quelque avance d'argent, se trouve absent à cette heure et Maxime va connaître la faim, la pauvreté en habits noirs qui cache ses mains au fond de ses poches pour ne pas les tendre aux anciens amis Relisez tout cela et dites si la situation n'est pas vécue et sentie. Les pages suivantes forment autant de petits tableaux, de petites scènes dramatiques achevées: la promenade aux Tuileries au milieu des tourments de la faim; la scène du parloir, l'escroquerie du morceau de pain que Maxime reçoit des mains de sa sœur en lui promettant de le donner au premier pauvre qu'il rencontrera; les ruses sympathiques de la pauvre concierge pour lui faire accepter son dîner ne s'oublient plus, parce qu'à travers les détails vulgaires et prosaïques, la fiction vient toujours du dedans, et que l'auteur aime, vit et souffre avec les fils de son imagination et de son cœur.

Mais à partir de ce moment, la pauvreté disparaît; le contraste est grand avec ce qui va suivre. Nous n'avons plus guère sous les yeux qu'un héros de roman qui lutte comme en se jouant à des obstacles dont il sait bien qu'il triomphera en fin de compte. Aussi la seconde partie du livre qui commence à l'arrivée de Maxime au château Laroque se

recommande-t-elle par des qualités tout autres. Nous avons là une peinture de mœurs à la fois amusante et touchante dans laquelle on rencontre l'art simple et délicat des moralistes du XVII^e siècle qui unissent à l'observation des caractères celle du monde et du milieu social. Ils ont préparé le roman de mœurs, l'étude des allures et des poses, de la conversation sérieuse ou enjouée. Le charme que l'on goûte à la lecture d'un La Bruyère ou d'un Larochefoucauld, c'est l'exactitude et la légèreté de touche, le don de glisser sans appuyer trop; Feuillet lui aussi le possède, ce don; il sait s'arrêter à temps et garder une juste mesure entre le trait trop accusé qui tournerait à la caricature et l'idéal trop élevé de morale et de vertu qui deviendrait maussade et rebattu. Mais aussi quelle malice, quelle ironie! Madame de Saint-Cast et Madame Aubry, l'orgueil du parvenu provincial et la platitude d'esprit du financier ruiné: on n'oublie plus ces spirituels coups de crayon, ces deux dames qui célèbrent tour à tour, comme deux pasteurs d'églogue, les charmes incomparables de la richesse dans un langage où la distinction de la forme le dispute à l'élévation de la pensée:

„Ma voiture de gala me coûtait bien cinq mille francs, en comptant la peau de tigre pour les pieds qui valait à elle seule cinq cents francs. — Moi, reprit M^{me} de Saint Cast, j'ai été forcée d'y regarder un peu, car je viens de renouveler mon meuble de salon, et rien qu'en tapis et en tentures, j'en ai pour quinze mille francs. C'est trop beau pour un trou de province, vous me direz, et c'est bien vrai Mais toute la ville est à genoux devant et on aime à être respecté, n'est-ce pas, madame? — Sans doute, madame, répliqua M^{me} Aubry, on aime à être respecté, et on n'est respecté, qu'en proportion de l'argent qu'on a. Pour moi, je me console de n'être plus respectée aujourd'hui, en pensant que, si j'étais encore ce que j'ai été, je verrais à mes pieds tous les gens qui me méprisent.“

Si ce langage vous a soulevé le cœur d'indignation et de dégoût, tournez vite la page et vous serez rafraîchi et remué doucement par la figure de M^{lle} de Porhoët-Gaël qu'un trait de plus achèverait de rendre ridicule, si au travers des naïvetés et des chimères de cette vieille enfant, on n'y démêlait un mélange exquis d'élévation morale, de bonté, de dignité et de fierté devant les coups de la fortune et le poids de l'âge. — „M^{lle} de Porhoët-Gaël qui a vu cette année son quatre-vingt-huitième printemps, et qui a l'apparence d'un long roseau conservé dans de la soie, est le dernier rejeton d'une noble race dont on croit retrouver les premiers ancêtres parmi les rois fabuleux de la vieille Armorique Le hasard voulut un jour qu'on parlât devant elle des origines de la

maison de Bourbon. — Les Bourbons, dit M^{lle} de Porhoët en plongeant à plusieurs reprises son aiguille à tricoter dans sa perruque blonde, les Bourbons sont de bonne noblesse; mais (prenant soudain un air modeste) il y a mieux!

Fidèle à la loi de l'ensemble, l'auteur a fait, comme il le devait, ressortir par le jour des contrastes la figure de l'héroïne. L'amour inavoué et contenu est un cas de conscience qui entraîne avec lui bien des bizarreries d'action, autorise bien des étrangetés de conduite et risque même de compromettre la sympathie du lecteur pour le personnage en cause. Nous serions presque tenté de chercher chicane ici à l'aimable romancier. Il a forcé un peu la note dans la peinture de Marguerite Laroque, nature fière et dédaigneuse, malheureuse par son amour même; à force d'honneur et de grands sentiments, elle devient froide, sèche, moqueuse et méprisante. Marguerite sans doute doit faire le pendant de Maxime; mais il y a quelque chose d'un peu voulu, de trop calculé dans ses attitudes et dans les épreuves auxquelles elle soumet la fierté du gentilhomme pauvre; heureusement, l'auteur, par des gradations insensibles de sentiment qui ne sont pas le moindre de son talent, nous fait pressentir un caractère loyal, franc et fortement trempé et modifie nos appréhensions pour le dénouement. L'entrevue de Maxime et de Marguerite dans la vieille tour d'Elven, les explications qui s'en suivent forment une scène charmante par la simplicité et le pathétique vrai de la situation des deux intéressés.

„Il faut bien que je vous dise une fois ce que j'ai dans l'âme depuis trop longtemps. Qu'êtes-vous venu faire dans notre maison, sous un nom, sous un caractère empruntés? Nous étions heureuses, nous étions tranquilles, ma mère et moi Vous nous avez apporté un trouble, un désordre, des chagrins que nous ne connaissions pas. Pour atteindre votre but, pour réparer les brèches de votre fortune, vous avez usurpé notre confiance, . . . vous avez fait litière de notre repos, . . . vous avez joué avec nos sentiments le plus purs, les plus vrais, les plus sacrés, . . . vous avez froissé et brisé nos cœurs sans pitié. Voilà ce que vous avez fait, . . . ou voulu faire, peu importe! Eh bien! je suis profondément lasse et ulcérée de tout cela, je vous le dis! Et quand à cette heure, vous venez m'offrir en gage votre honneur de gentilhomme, qui vous a permis déjà tant de choses indignes, certes j'ai le droit de n'y pas croire, — et je n'y crois pas!

J'étais hors de moi; je saisis ses deux mains dans un transport de violence qui la domina: Marguerite! ma pauvre enfant, écoutez bien! Je vous aime, cela est vrai, et jamais amour plus ardent, plus

désintéressé, plus saint n'entra dans le cœur d'un homme! Mais vous aussi, vous m'aimez . . . Vous m'aimez, malheureuse! et vous me tuez! . . . Vous parlez de cœur froissé et brisé Ah! que faites-vous du mien? . . . Mais il vous appartient, je vous l'abandonne . . . Quant à mon honneur, je le garde, . . . il est entier! . . . et avant peu je vous forcerai bien de le reconnaître . . . Et sur cet honneur je vous fais serment que si je meurs, vous me pleurerez, que si je vis, jamais, — tout adorée que vous êtes, — fussiez-vous à deux genoux, devant moi, — jamais je ne vous épouserai, que vous ne soyez aussi pauvre que moi ou moi aussi riche que vous!"

La dignité morale, l'élévation des pensées et la distinction soutenue ont fait la fortune du livre qui sous la forme dramatique a eu un regain de succès. Quoique le théâtre ne jouisse pas des mêmes privilèges que le roman et qu'il ait fallu supprimer bien des détails, pratiquer bien des coupures, la création d'Octave Feuillet n'a rien perdu de son attrait et de sa poésie.

Deux ou trois ans après *le Roman d'un jeune homme pauvre*, Feuillet publiait une œuvre d'une portée plus haute et qui révélait son talent de romancier psychologique. L'histoire de Sibylle fut un second succès. Ce livre qui par la nature des questions qu'il traite, n'est pas du goût de tout le monde, n'en restera pas moins par la perfection de la forme, un des meilleurs titres de l'auteur à la faveur du public lettré et sérieux. Il a fait du bruit dans son temps et les discussions qu'il a soulevées ne paraissent pas près d'être épuisées; l'actualité en est sans cesse renaissante. L'histoire de Sibylle est un roman à thèse sur la conformité des opinions religieuses et morales dans le mariage.

Sibylle de Férias est une jeune orpheline, la dernière descendante de la noble famille de Férias. Elle est élevée à la campagne dans le château héréditaire de ses ancêtres; elle n'a pas connu ses parents, et a vécu entourée de l'affection de son grand-père paternel, le marquis de Férias. Sibylle rappelle à bien des égards Maxime de Champcey. Elle est, comme lui, une enfant de vieille roche qui a hérité de toutes les grandes vertus que la noblesse française réclame à tort ou à droit comme son exclusif apanage. Sibylle aime avant tout la droiture, la sincérité; elle a la soif des grandes entreprises, la volonté impétueuse tournée vers les choses difficiles et rares, le don sacré de l'enthousiasme. Mais au lieu de se livrer à une analyse psychologique, dont le détail ne manquerait pas d'être abstrait et lassant, l'auteur nous conduit à des inductions morales par des sentiers fleuris et variés. Il a recueilli avec un choix judicieux, les anecdotes les plus saillantes, les traits les plus marquants

de l'enfance de Sibylle, ces mille petits riens qui trahissent les futurs penchants, et dénoncent les indices de la volonté. On pressent déjà qu'à une âme énergique et enthousiaste la destinée sera douloureuse et que les incidents de l'existence, indifférents aux esprits terre à terre, l'affecteront plus délicatement que toute autre créature.

Un soir lorsqu'elle était enfant, on la vit pleurer en levant les yeux au ciel et en étendant la main vers quelque chose de lointain : Sibylle demandait une étoile. Plus tard un de ses grands désespoirs fut qu'on ne lui permît pas de monter sur les cygnes qui nageaient dans les bassins du château. Cette dernière anecdote resta proverbiale dans la famille et lorsque Sibylle aspirait à quelque perfection impossible à rencontrer, on disait : Sibylle va monter sur son cygne. Puis arrive l'âge de la première ferveur enfantine et Sibylle dans les forêts dresse des autels couronnés de fleurs à la Divinité dont elle recherche les manifestations au sein d'une nature grandiose avec la mer pour horizon. Ici se présentait une difficulté ; n'y avait-il pas risque de tomber dans la puérilité ou la déclamation en dépeignant la première éducation de Sibylle ? Tel est l'art de l'auteur que nous entrons à merveille dans le tour exclusivement religieux que revêt cette jeune âme. Nous sommes à la campagne ; la vie y est tranquille et retirée ; l'atmosphère intellectuelle et morale qu'on respire est saine et forte. Quoi de plus naturel que l'idée religieuse se soit emparée de Sibylle qui va bientôt atteindre sa dix-huitième année ? Cette idée, elle souffre de la voir en butte à toutes les atteintes de la frivolité et de l'indifférence, des pratiques et de la dévotion banale. Elle-même a passé par une crise de doute d'où elle sort victorieuse et fervente catholique.

Mais bientôt l'horizon va se voiler d'ombre ; l'heure des épreuves va sonner. Sibylle a quitté le château de Férias pour venir habiter à Paris l'hôtel de son grand-père maternel, Monsieur de Vernes qui l'introduit dans le monde et veut l'établir. Nouveau milieu, nouveau changement de décor posé de main de maître. D'un côté, le foyer patriarcal du château de Férias ; de l'autre, l'intérieur parisien, mondain, futile et léger, mais qui n'ébranle en rien les convictions de l'héroïne ; elle ne donnera sa main qu'à l'homme qui partagera sa foi religieuse.

Lorsqu'elle était encore enfant, poussée par une de ces boutades de poésie fantasque que les jeunes imaginations puisent dans les contes, elle s'était assise un jour près d'une fontaine, coiffée de fleurs sauvages, une baguette à la main, de manière à figurer la fée de ce lieu qu'elle croyait désert. C'est dans cette attitude qu'elle avait eu le joyeux déplaisir d'être surprise par le plus aimable des importuns, Raoul de Challys, qui lui

baise galamment la main et disparaît après cet exploit chevaleresque. Les années s'écoulent et le souvenir de cette apparition se grave dans l'esprit plus que dans le cœur de Sibylle. Reverra-t-elle jamais Raoul? Les hasards de la destinée pourront-ils jamais le rapprocher d'elle? Ce souvenir ne lui cause ni regrets, ni désirs; mais à son insu, il suffit pour empêcher qu'aucun autre amour ne s'éveille en elle; la rencontre de Sibylle avec Raoul a toute la netteté, toute la fidélité obstinée des souvenirs d'enfance. Aussi lorsqu'à Paris Sibylle retrouve dans les réunions mondaines le mystérieux ami de sa rêveuse jeunesse, ses souvenirs se réveillent; c'est avec joie qu'elle agréé la demande en mariage du jeune homme: Sibylle et Raoul sont fiancés.

Mais une terrible catastrophe va fondre sur ce bonheur naissant. Raoul est sceptique et athée. Le jour où par la bouche de Raoul, Sibylle en acquiert la certitude, elle reste attérée; elle voit son bonheur s'effondrer. Un abîme la sépare désormais de Raoul. Dès le lendemain elle part et retourne dans la solitude de Férias; Raoul est placé dans la plus émouvante situation, dans le plus dramatique conflit; il ne peut sacrifier ni son amour qui est ardent et sincère, ni sa conscience qui est son honneur à lui. Il ne peut ni échapper à sa passion, ni mentir à son doute. C'est là la grande crise du roman.

Raoul cherche par un ingénieux stratagème à se rapprocher de Sibylle. Il se présente en qualité de peintre à Férias; sous prétexte de restaurer les portraits et les tableaux de la petite église du village, il parvient à se ménager une entrevue avec Sibylle. Mais le refus de la jeune fille est inexorable; elle est anéantie par cette crise qui a brisé son avenir, car l'amour pour Raoul n'est pas éteint dans son cœur. C'est la mort qui viendra trancher ce fatal imbroglio; près de Sibylle mourante, tuée par son amour plus encore que par le souffle glacé d'une nuit d'automne, Raoul s'incline; le désespoir se tourne en prière dans son âme; Sibylle mourra consolée.

Tel est le roman réduit à la trame un peu nue des événements. Il faudrait encore relever les épisodes et les figures de second plan qui l'égaient et le varient, les paysages qui se déroulent dans les bois à travers les falaises avec la mer qui brille au bord de l'horizon, les peintures du monde parisien dans lesquelles se meut avec sa grâce et son aisance ordinaires l'art élégant et fin d'Octave Feuillet. Mais tout cela disparaît devant l'idée mère du roman qui a été si diversement comprise, attaquée et défendue avec une égale chaleur. Elle apparaît très clairement à l'observateur attentif: c'est la peinture du phénomène religieux, de la foi cherchant à réaliser l'unité dans la vie, par l'accord des croyances et de

la raison, ou plutôt c'est la foi qui absorbe en elle tous les sentiments, qui ne cède ni aux affections de famille, ni à la tendresse humaine, ni aux défaillances du cœur.

Cette donnée, incarnée dans Sibylle, beaucoup l'ont trouvée fausse et précieuse; quelques-uns l'ont trouvée empreinte d'intolérance et d'étroitesse. Sans doute, il faut tenir compte de l'état d'âme et des préoccupations religieuses de l'époque où l'histoire de Sibylle fit son apparition, quoique l'idée religieuse ait inspiré Feuillet dans nombre de ses créations. On a même voulu voir en lui un défenseur attitré du catholicisme mondain; sans relever ce qu'il y a d'un peu excessif dans ce jugement, il est facile de s'élever au-dessus de tout parti pris, de toute question confessionnelle et d'élargir le débat. Ne voyons là que le problème de la liberté de conscience et transportons le dans toute autre église que celle à laquelle appartient Sibylle, dans toute secte, dans toute association religieuse ou philosophique.

Ce n'est pas sous l'impression de l'intolérance et de l'étroitesse religieuse de l'héroïne que reste le lecteur; c'est sous l'impression d'une grandeur morale peu commune, qui immole froidement les aspirations les plus légitimes du cœur humain. C'est précisément ce sentiment de grandeur poussé à l'excès qui nous fait nous révolter contre Sibylle et presque douter de la vraisemblance de la peinture. Sibylle de Férias rappelle, dans un autre ordre d'idées, l'indomptable fierté de Marguerite Laroque. La note est forcée et devient fausse. Cette jeune fille est un type par trop accompli d'héroïsme moral; la fidélité à ses convictions tourne à la sécheresse de cœur. Son désespoir, son départ précipité de Paris lorsqu'elle voit ses rêves détruits, sont naturels, vrais et émouvants. Mais quand, de nouveau mise en présence de Raoul, qui par un effort plus grand que sa volonté s'est rapproché d'elle, se douterait-on vraiment qu'elle l'a aimé, qu'elle l'aime encore? Le ton âpre, dur et dédaigneux de son langage, est-il bien digne de cette âme d'élite dont la bienfaisante influence s'étend sur tout son entourage, dont la charité en tout cas pouvait lui faire voir dans cette rencontre une dispensation sage et mystérieuse de la Providence?

Parmi les protestataires les plus émus, George Sand prit la plume pour réfuter Sibylle dans laquelle elle voyait l'apologie de l'autorité de l'Eglise. Elle écrivit le roman *Mademoiselle de La Quintinie*, précédé d'une longue préface dirigée contre l'éducation confessionnelle. George Sand a combattu deux fois ouvertement la religion officielle; elle fut heureusement inspirée lorsque dans *Spiridion*, elle retraçait le drame de conscience émouvant d'un prêtre qui passe peu à peu de la piété à l'athéisme et

au rationalisme philosophique. Les circonstances aidèrent au succès du livre, car chacun pouvait reconnaître dans cette transparente peinture la grande figure de l'abbé de Lamennais qui consumma avec éclat sa rupture avec Rome. Il n'en fut pas de même pour Mademoiselle de La Quintinie, roman à peine connu du public d'aujourd'hui. C'est le contre-pied de *l'Histoire de Sibylle* : M^{lle} de La Quintinie, catholique est convertie par son fiancé au spiritualisme pur et à la libre pensée ; mais au travers de quelles déclamations, de quelles interminables longueurs, de quelle intrigue surtout, embrouillée et invraisemblable s'il en fut ! Aussi l'œuvre de Feuillet a-t-elle survécu ; elle durera, malgré l'austérité du sujet, par son style poétique, fleuri, sobrement imagé, par la trame du récit qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de la délicatesse.

„Le romancier sait qu'il n'a pas le droit de calomnier son temps ; mais il a le droit de le peindre ou il n'a aucun droit.“ Il semble en écrivant ces lignes que l'auteur de *l'Histoire de Sibylle* ait eu conscience que son talent pouvait entrer dans une phase nouvelle, serrer de plus près la réalité en la présentant moins gaie, plus nue, plus dépouillée d'embellissement, en un mot faire des concessions à l'esprit de son temps. A partir de *Monsieur de Camors*, de *Julia de Trécœur*, en passant par *la Morte* et *les Amours de Philippe* jusqu'à *Honneur d'artiste*, on sent en effet circuler dans ses œuvres une veine de réalisme, — réalisme toujours aristocratique, il est vrai —, mais qui ne laisse pas néanmoins de trancher assez fortement avec les conceptions idéales et délicates de la première manière. N'en faisons pas un crime à Octave Feuillet ; dans ce genre nouveau où il a voulu se concilier la faveur du public, félicitons-le d'être resté lui-même et de n'avoir emprunté que des teintes discrètes à la palette de Gustave Flaubert et d'Alphonse Daudet. Il n'a pas poussé la complaisance à choisir des types bas ou vulgaires, à peindre des milieux équivoques ou ennuyeux ; il a toujours su prendre des âmes d'élite pour les mettre aux prises avec des sentiments exceptionnels et compris du même coup que l'œuvre d'imagination peut toucher aux questions qui remueront éternellement le cœur humain. Pour Octave Feuillet la littérature a une mission sociale, c'est à dire que la pensée ne retombe pas en l'air mais se transforme en action. Le romancier a sa grande part dans le travail de moralisation et de culture d'une génération qui se délasse à la lecture de ses fictions. Octave Feuillet fera toujours penser ; à ce titre seul son nom vivra et dans le siècle suivant, les historiens de la littérature ne lui marchanderont pas le triple hommage de l'estime, de la reconnaissance et de l'admiration.